

EXLIBRIS



REUBEN JACOBI

647
19

EUGÈNE MUNCH

1857—1898

Selig sind die Toten, die in dem Herrn
sterben, von nun an; Ja der Geist spricht,
dass sie ruhen von ihrer Arbeit; denn
ihre Werke folgen ihnen nach.

Offenb. Johannes, Kap. 14 Vers 13.



1898

IMPRIMERIE J. BRINKMANN, MULHOUSE.

K. P. 1. 608
Nachlass Jacobi

Nekt M 144

M

27578

[A.S. = Albert Schweitzer]

EUGÈNE MUNCH

1857—1898

Selig sind die Toten, die in dem Herrn
sterben, von nun an; Ja der Geist spricht,
dass sie ruhen von ihrer Arbeit; denn
ihre Werke folgen ihnen nach.


Offenb. Johannes, Kap. 14 Vers 13.



1898

IMPRIMERIE J. BRINKMANN, MULHOUSE.

Mg
Munch, Eugene

ugène Munch naquit à Dorlisheim, le 3 avril 1857, où son père exerçait les fonctions d'instituteur et d'organiste.

Un an plus tard, ses parents se fixèrent à Niederbronn. C'est dans cette jolie petite ville de notre Alsace qu'Eugène Munch vécut les années de sa jeunesse. Après la perte d'une sœur plus âgée que lui qui fut enlevée à l'affection de ses parents dans sa neuvième année, la mort épargna pendant longtemps cette maison où six enfants grandissaient sous la direction sévère d'un père estimé de tous ceux qui le connaissaient. De bonne heure Eugène montra de grandes dispositions pour la musique; le père dirigeait lui-même l'éducation musicale de ses enfants; il posa le fondement de la carrière artistique de son fils aîné en l'initiant aux œuvres de Bach. Eugène Munch se plaisait à dire plus tard que le „Clavecin bien tempéré“ de Bach avait été son pain quotidien dès son enfance. Le dimanche, quand son père touchait l'orgue au culte, il se tenait à ses côtés; bientôt il fut à même de le remplacer. A seize ans il entra à l'école normale de Strasbourg. Après avoir passé

l'examen de sortie, il resta pendant sept ans à Niederbronn, comme aide et collègue de son père. En 1883 — son rêve se réalisa : il alla à Berlin avec son frère Ernest pour y étudier la musique. Le professeur d'orgue à la „Musikhochschule“, Monsieur Haupt, s'intéressa vivement aux deux jeunes Alsaciens, qu'il comptait parmi ses meilleurs élèves et dont il ne manquait jamais de demander des nouvelles après les avoir perdus de vue.

De retour à Niederbronn, Eug. Munch reprit ses fonctions d'instituteur et y fonda un chœur d'église qui ne subsista que peu de mois après son départ.

En 1885, il fut appelé comme organiste au temple protestant de Mulhouse, et c'est dans cette ville qu'il devait dès lors poursuivre le développement de sa carrière artistique et créer son foyer : en février 1886, il épousa Mademoiselle Beckenhaupt de Wissembourg ; le jeune ménage fut plongé dans une douleur profonde par la mort de son premier enfant, une petite fille. Avec la naissance de leur fils Ernest, le bonheur égaya de nouveau cet intérieur ; six enfants naquirent successivement et remplirent la maison de leur gaieté. En 1889, Eugène Munch eut la grande douleur de perdre son père, une maladie de cœur l'enleva avant qu'il ne pût voir son fils aîné atteindre les dernières marches de cette carrière artistique, dont les débuts l'avaient rempli de bonheur.

En venant à Mulhouse, Eugène Munch était essentiellement „organiste“ : c'est par l'intermédiaire du bel instrument qui lui était confié, que son talent se révéla en premier lieu à notre public. A ce moment, il n'était pas encore le grand organiste que nous avons connu dans ces dernières années : il sortait du Conservatoire, il était encore élève. A Mulhouse, il trouva l'orgue, qui de toutes les orgues imaginables, répondait le mieux à sa personnalité; on peut dire que cet instrument a fait son éducation d'organiste et l'a conduit à la hauteur où nous l'admirions. Le son remarquable, la finesse d'intonation de cet orgue l'invitait à ces raffinements de régistration où il excellait; la difficulté que l'instrument, par suite d'un défaut de mécanisme, opposait à un jeu précis et net, lui imposait le calme et la tranquillité, qui donnaient à son jeu un caractère grandiose et majestueux. La finesse et le calme, l'instrument les lui demandait, et sa nature y répondait. Pourtant, cette harmonie entre le caractère de l'instrument et la personnalité de l'organiste, n'aurait pas à elle seule produit le grand artiste, si Eugène Munch n'avait eu la persévérance et l'énergie infatigables qui sont la condition essentielle de chaque résultat artistique; l'orgue, plus que tout autre instrument, demande ces qualités à ceux qui s'approchent de lui en esclave, avant de les reconnaître plus tard comme maître et de leur obéir.

Par un travail sans relâche, Eugène Munch était arrivé à posséder un mécanisme remarquable. Ses mains et ses pieds lui obéissaient admirablement. En même temps, il avait un toucher que bien des organistes plus en vue auraient pu lui envier. Son toucher était d'une souplesse extraordinaire : on ne pouvait pas l'imiter. Cette qualité de son jeu a frappé tous les organistes qui l'ont entendu, et donnait un cachet étrange à son interprétation. Un jour, il prétendit en riant, qu'en jouant fortissimo, un bon organiste devait par son toucher même arriver à faire naître chez l'auditeur, l'illusion de crescendos et de décroscendos. Ces mots font connaître la grande importance qu'il attachait au toucher pour le jeu d'orgue. Cette qualité échappait cependant aux laïques ; une autre les fascinait davantage, parce qu'elle frappait plus facilement l'oreille ; je veux parler de la régristration. Par un travail incessant, il était arrivé à connaître toutes les combinaisons de sonorité de son riche instrument. Pendant un certain temps il avait à son orgue une feuille de papier sur laquelle il notait toutes les combinaisons à essayer, depuis les plus simples jusqu'aux plus exotiques. Des hardiesses, qui au premier regard semblaient impossibles, lui réussissaient admirablement grâce à son expérience ; pour chaque thème des fugues de Bach il cherchait sans relâche le caractère de sonorité qui

y répondait. Mais il ne s'arrêtait pas à chercher des sonorités appropriées aux morceaux, ce qu'il voulait avant tout, c'était l'harmonie entre les sonorités, afin que la pièce produisît l'impression d'une unité. Ce travail n'était jamais terminé pour lui; il corrigeait, notait, effaçait, sans cesse, pour recommencer en suite. On peut se faire une idée de ce travail en jetant un coup d'œil dans ses cahiers; souvent on trouve cinq ou six registrations notées pour la même pièce et chaque registration est le produit de longues réflexions et de nombreux essais. Il a travaillé pendant des années à la registration de la „Toccata“ de Bach; deux fois il a joué cette œuvre magistrale aux concerts d'orgue, de même que la „Passacaglia“ en do mineur. Pendant les auditions intimes, il lui arrivait de jouer la même chose dix fois de suite, toujours remaniant, toujours changeant et corrigeant, pour la reprendre une prochaine fois encore. Les effets de registrations qu'il produisait en accompagnant les instruments de solo: (je pense à ses concerts d'orgue, donnés avec le concours d'Adolphe Stiehlé) étaient surprenants. Un jour à l'une de ces auditions où les sons merveilleux du violon de Stiehlé se fondaient avec le jeu exquis de Monsieur Munch, une des personnes présentes ne put s'empêcher de dire: „Quel heureux mariage.“ — C'était juste! — Pourtant malgré ces qualités du toucher et de la

réгистра-tion, Eug. Munch n'aurait pas été cet organiste merveilleux, s'il n'avait joint à ses exécutions un goût de phraser, juste et simple, qui formait le trait d'union entre les deux qualités que nous venons de souligner. Pour le phraser il était impeccable; la simplicité, la vérité et le bon goût en étaient les éléments; il ne les a jamais sacrifiés pour des effets de registra-tion. Avant tout il cherchait à faire ressortir les grandes lignes, ce qu'il appelait „la plastique du jeu d'orgue.“ Il se plaisait à comparer ce travail à celui de l'artiste, qui fait naître du bloc de marbre les formes harmonieuses de la beauté humaine. Cette qualité le rendait grandiose comme organiste et jointe à son talent d'accompagnateur, produisait des effets surprenants. La dernière fois qu'il joua à Strasbourg — il tenait l'orgue pour l'exécution de la „Grande Messe“ de Bach — sa manière de faire ressortir la structure plastique du premier chœur a surpris tous ceux qui ont su apprécier à sa juste valeur ce fait artistique; c'était comme une révélation. Son jeu était beau et simple, ou plutôt, il était beau parce qu'il était simple. Tous les effets qui pouvaient empêcher le développement de la beauté des formes d'une œuvre lui étaient antipathiques, toutes les sonorités qui l'obscurcissaient, étaient proscrites. „Il faut être avare de fortissimos à l'orgue“, dit-il un jour; l'auditoire doit sentir le fortissimo

avant qu'il ne vienne; il doit l'attendre, le guetter, l'entendre même, avant qu'il ne l'écrase."

Quelle finesse et pourtant quelle vérité de sentiments! Le raffinement et la simplicité, l'art et la nature se mariaient d'une façon heureuse dans ce génie d'organiste, et donnaient à toutes ses exécutions le caractère de beauté classique que tous ont admiré dans son jeu. Il savait tout mettre à profit et ne détestait que la pédanterie, mais celle-là foncièrement. Telles étaient les qualités du jeu du virtuose d'orgue; il égalait tous ses confrères et en dépassait beaucoup.

Souvent je me suis demandé pourquoi Munch ne voyageait pas, pourquoi il ne cherchait pas, en donnant des concerts d'orgue dans les grandes villes, à se faire un nom qui eut retenti au-delà des frontières de notre Alsace. Si on lui avait posé cette question il aurait certainement répondu: je ne veux pas être virtuose, je veux être organiste. Ceux qui ne l'ont entendu qu'aux concerts n'ont jamais connu le véritable organiste Munch, mais ceux qui l'ont entendu tous les dimanches au culte, l'ont compris. L'orgue dans une salle de concert le laissait froid, l'orgue pour la production concertante à l'église l'intéressait, l'orgue jouée au culte — c'était sa vie et son bonheur. C'est là qu'il épanchait son âme en donnant ce qu'il avait de meilleur comme homme et comme artiste. Avec un tact exquis il savait choisir

les pièces qui convenaient au caractère de chaque culte. Il ne s'est jamais laissé entraîner à jouer quelque chose qui n'eût cadré avec le caractère de la musique d'orgue protestante. Cependant il ne fut pas étroit : je l'ai entendu jouer au culte des adagios de sonates de Beethoven, des courrantes de suites de Bach pour piano ; mais à l'orgue la passion des adagios de Beethoven prenait par son interprétation un caractère sévère et religieux, la gaité des courrantes de Bach une dignité majestueuse. Sa préparation pour ses fonctions au culte consistait à jouer les „Choralvorspiele“ du cinquième volume de Bach ; il s'en servait avec prédilection au culte et beaucoup de personnes, dont la compréhension musicale ne s'ouvrait pas au premier abord à la beauté pieuse de ces pièces, ont appris à les aimer à force de les réentendre dans un état de recueillement, et grâce à l'interprétation que Munch savait leur donner, ont compris l'âme que le grand maître de Leipzig y avait mise. „Quand je suis lassé de tout genre de musique, en revenant à ces Choralvorspiele, je retrouve,“ dit-il un jour, „le souffle de l'art que je cherchais en vain.“ Ce souffle d'art religieux, il savait le transmettre au public recueilli qui l'écoutait : la conscience de contribuer à la beauté du service religieux, de traduire des idées religieuses en musique, „de prêcher par l'orgue,“ comme il disait, était pour l'organiste

une satisfaction plus réelle que de grands articles de journaux, et que les applaudissements d'un public de concert ne l'eussent été pour le virtuose : il était virtuose, pour être organiste, digne de ce titre. Un public de concert oublie vite, une commune édifiée par son organiste en garde un ineffaçable souvenir — c'est comme si un souffle de son être était resté à l'instrument et l'avait ennobli.

Si l'on peut dire que les orgues de Mulhouse ont fait l'éducation de l'organiste, il n'en est pas moins vrai que c'est le „Chant sacré“ qui a formé le musicien, le directeur : entre lui et le „Chant sacré“ il existait une sorte d'enseignement mutuel. Sans cette société il n'aurait jamais eu l'occasion de diriger la „Matthäuspension“ de Bach ou le „Requiem“ de Berlioz, il serait resté l'organiste remarquable, mais il ne serait pas devenu le musicien universel qu'il était. Sans lui, la population musicienne de Mulhouse n'aurait pas eu ce centre artistique, où la beauté de la musique religieuse classique et moderne se révélait à un public qui était habitué à chercher ailleurs les jouissances de ce genre. Ce développement était un résultat d'une application sérieuse pendant de longues années, tant du côté du directeur que du côté des membres de sa société. Quelle différence entre le jour où Monsieur Munch faisait chanter par le modeste chœur placé dans le coin à gauche de l'orgue, le choral de

Bach : „Jesu meine Freude“, et le moment où, animé d'une noble fierté, il donna nerveusement le signal d'attaque pour l'exécution du Requiem de Berlioz devant un chœur qui était tout à fait à la hauteur de sa tâche difficile.

Il serait faux de dire qu'Eugène Munch ait eu des dispositions spéciales de directeur ou de chef d'orchestre : au contraire, il avait peut-être plus de difficultés à vaincre que maint autre. Ce genre d'exécution musicale lui était complètement inconnu lorsqu'il vint à Mulhouse. S'il est arrivé à être l'habile directeur que nous a révélé l'audition de la Matthäuspassion de Bach ou du Requiem de Berlioz, il n'a atteint ce but que grâce à un immense travail. Il savait par cœur sa partition qu'il allait diriger ; même pendant sa dernière maladie, quand la Matthäuspassion et le Requiem de Berlioz occupaient son esprit, sa mémoire ne lui faisait défaut ni pour une entrée ni pour un récitatif. Il avait en outre deux qualités qui lui furent d'un grand secours dans son développement de directeur ; c'était sa modestie et sa patience. Il ne demandait pas trop au chœur, ne le plaçait pas tout de suite devant des tâches trop difficiles, il le faisait avancer lentement et progressivement pour arriver sûrement au but idéal qu'il s'était proposé : l'exécution des chefs-d'œuvre de la musique religieuse. Combien de fois avant de pouvoir monter la

Matthäuspasion, n'a-t-il pas lu pour lui au piano cette partition admirable, combien de fois n'a-t-il pas battu comme en rêve, la mesure large du premier chœur — puis, il fermait le cahier : pas encore, trop tôt. Pour une autre œuvre monumentale de Bach, qu'il rêvait de donner un jour, la Grande Messe, nous disons tristement : trop tard, hélas. L'exécution de la Matthäuspasion a été un des plus beaux jours de sa vie. Le soir après l'audition nous nous trouvions réunis chez lui, sa figure rayonnait comme celle d'un enfant heureux ; puis, tout à coup, se tournant vers son frère, il dit : „Si mon père était encore avec nous pour partager ma joie!“ Certainement son père seul aurait pu comprendre entièrement son ravissement.

Un moment de repos, de jouissance, puis en avant. Elle était souvent dure et triste cette marche en avant. La salle de répétition n'était pas toujours un endroit de délices pour lui ; les éléments dont le chœur se recrutait, lui arrivaient souvent incultes, il fallait s'armer de patience, recommencer le travail qu'on croyait déjà fait. Les fausses notes, les mauvaises intonations — son oreille en souffrait après les fatigues de la journée. Les remarques avaient souvent un accent nerveux, quelque chose de suppliant qui trahissait sa souffrance ; surtout l'hiver dernier, où il était arrivé à un état d'accablement,

qui ne pouvait être jugé que par les personnes de son entourage intime. Par la patience, il arriva à donner de la cohésion à ce chœur composé d'éléments divers; les membres ne venaient pas pour le Chant sacré: on soupait à la hâte, on bravait le mauvais temps — pour Monsieur Munch. Il le savait et en était reconnaissant, quoique ses paroles n'interprétassent pas ses sentiments comme il l'aurait voulu; il n'était pas orateur, surtout pas devant les chanteurs. Ses discours à la première répétition de la saison ou après un concert, étaient des récitatifs entrecoupés par des accords plaqués sur l'harmonium. S'il n'était pas orateur, il avait un don tout particulier de faire comprendre en quelques mots, de dépeindre l'idée telle qu'elle vivait en lui. „Mesdames, pleurez,“ dit-il un jour à la répétition du Requiem de Mozart, lorsque le chœur ne trouvait pas l'intonation du „Lacrimosa“ comme il l'entendait. C'était dit avec une telle conviction, que l'on en était saisi. Les imitations ironiques qu'il employait souvent, n'étaient pas toujours flatteuses, pourtant on les lui pardonnait, puisque le résultat final contentait tout le monde.

Les concerts du Chant sacré ont tous réussi, parce que rien n'était négligé et que tout était préparé à fond; chaque concert était un progrès. Pour ces exécutions, comme pour son jeu d'orgue, la finesse

de l'intonation et le relief du phraser donnaient un charme spécial aux œuvres qu'il dirigeait. On sentait que la personnalité du directeur avait pénétré le chœur : c'était une unité intéressante qui donnait un cachet original à l'exécution ; aussi l'Alléluia du „Messie“ dirigé par lui, avait plus de noblesse que de grandeur écrasante. Les succès toujours renouvelés formaient un lien de jour en jour plus étroit entre le chœur et son directeur. La Société voyait en lui non seulement son directeur, mais aussi l'artiste dont elle connaissait et comprenait les besoins. Elle savait qu'on ne peut pas toujours produire sans avoir de temps à autre une impulsion du dehors qui vous donne de nouvelles idées et qui élargit l'horizon. Elle lui procura cette jouissance de voir et d'entendre du nouveau, de sortir de l'isolement de la vie artistique où il se trouvait à Mulhouse, en l'envoyant à Bayreuth.

La Société croyait certainement lui faire un grand plaisir ; mais il est impossible qu'elle ait jamais pu se représenter la joie exubérante dont ce voyage l'a rempli, car il n'était pas homme à savoir traduire ses sentiments intimes devant un public. Ce voyage à Bayreuth fut le point lumineux de ses dernières années. Il y alla connaissant à fond les partitions : il y a vécu des moments sublimes. L'orchestre, les chanteurs, Parsival, le Crépuscule des Dieux, il en rêvait et en parlait souvent. On ne peut jeter un

coup d'œil dans ses lettres de Bayreuth sans être ému du bonheur qu'elles respirent. Je l'ai vu peu de temps après dans la vallée de Munster. Nous étions assis au bord de la route ; c'était une belle journée de septembre ; les brumes qui estompaient les lignes des montagnes, annonçaient déjà l'automne. Nous causions en échangeant des souvenirs de Bayreuth : „Oh ! ces dernières pages du Crépuscule des Dieux où les thèmes de toute la Trilogie s'entassent et s'engouffrent, où le monde tombe en ruine !“ disait-il. „Et Parsival, cette musique, cette sonnerie, elle vous empoigne, vous soulève, vous conduit plus haut, toujours plus haut, on ne sent plus la terre, elle disparaît....., il faut que j'y retourne, que je revoie, que je réentende.“ Un an après, le même jour, le tintement lugubre des cloches de Niederbronn annonçait que l'âme d'un artiste s'était élevée toujours plus haut, plus haut..... et avait quitté la terre. —

Le voyage à Bayreuth marqua le commencement d'une nouvelle étape dans la vie artistique d'Eugène Munch ; il en revint avec la résolution de vouer son talent non-seulement aux chefs-d'œuvre de la musique religieuse, mais aussi aux grandes œuvres de la musique profane. A Bayreuth il eut conscience du lien étroit qui relie la grande musique profane à la musique religieuse ; il sentit vivement combien les chefs-d'œuvre de la musique tragique portent en eux

par la valeur de leur beauté, le caractère religieux. Il entrevoyait déjà la possibilité de donner un jour la Neuvième Symphonie de Beethoven à Mulhouse. Ce n'est pas un hasard que pendant le dernier hiver il se soit occupé essentiellement de Beethoven et de Berlioz, ces deux représentants de la musique profane qui ont greffé le style de cette musique sur la musique religieuse, l'un dans son „Requiem“ et l'autre dans sa „Missa Solemnis:“ les formes, les effets sont empruntés à la musique profane, le sujet et le caractère grandiose les rendent religieux. Le discours que Monsieur Munch fit à la première répétition du Chant sacré après son retour de Bayreuth, laisse nettement entrevoir la nouvelle direction que son activité devait prendre dès lors: il reprit à cette époque la direction de la „Sainte-Cécile,“ dont les membres lui furent d'un grand secours pour l'exécution du Requiem de Berlioz. Dans son esprit ce changement, ou plutôt ce développement s'était préparé de longue date, à partir du jour où il commença à étudier l'esthétique de l'art. Ce fut d'abord Lessing qui l'attira; il l'étudia avec plaisir et revint souvent à lui. Les traces que l'étude de ce grand théoricien des arts a laissées, furent d'une énorme influence sur son développement. Là il entrevit cette étroite union de la loi de la beauté et de la vérité, qui rapproche entre eux les arts les plus éloignés. Plus tard, dans ses dernières années, ce

furent les travaux théoriques de l'école française qui l'occupèrent spécialement. Il en lisait beaucoup et la jouissance de cette lecture le réconcilia avec l'art moderne en France, dont les récentes compositions musicales lui étaient peu sympathiques. L'étude des œuvres de Wagner avant son voyage à Bayreuth l'entraîna plus loin encore dans ce genre de travail. Il se plaisait beaucoup à approfondir les questions purement musicales, à les poser sur un terrain plus vaste — sur celui de l'art en général. Là encore il se rencontrait avec Beethoven qui, par l'interprétation musicale, avait cherché à représenter l'ensemble du mouvement littéraire et intellectuel de son temps. La partition de la Missa Solemnis l'excitait, le poursuivait..... il n'étudia pas cette œuvre, il la vécut. Son dernier désir de la diriger complètement avec orchestre ne fut-ce qu'en répétition, fut réalisé. Ce fut pour lui une jouissance pure : il n'entendit pas l'œuvre telle que le chœur et l'orchestre l'exécutèrent, il ne tint pas compte des défauts de cette répétition — il entendit la Messe de Beethoven dans sa perfection. En fermant la partition après la dernière répétition il dit tout heureux : „ce n'était pas tout-à-fait beau, mais j'ai entendu l'œuvre ; je la connais à présent.“ — Ce fut sa dernière jouissance artistique.

S'il n'a pas exercé sur la totalité de la vie artistique de Mulhouse l'influence telle qu'il l'avait

rêvée, s'il est parti trop tôt non seulement pour les siens, mais aussi pour la tâche qui lui restait à accomplir à Mulhouse, eh bien, ce qu'il a créé dans cette sphère ne peut pas se perdre, ce qu'il a planté, portera ses fruits un jour. Est-ce étrange ! sur la dernière page de la partition de la Missa Solemnis de Beethoven il a noté au crayon la citation suivante : „Genug, wenn Welle Welle trieb, und ohne Namen Wirkung blieb.“

Voilà le côté public de son activité artistique ; elle fut heureuse : les grands déboires, la sensation de travailler sans voir de résultats lui furent épargnés. A côté de cette partie idéale de son activité artistique, il se voyait, comme presque tous ses collègues, dans la nécessité de cultiver aussi le côté prosaïque de la vie de musicien : il donnait des leçons, il en donnait toute la journée. Son talent pédagogique formé à l'Ecole normale de Strasbourg lui assurait une supériorité incontestable pour l'enseignement musical. Il disait, en riant, que pour donner de bonnes leçons de musique, il fallait d'abord avoir été „Schulmeister“ de profession et de vocation. La manière calme et bienveillante de faire des remarques, dissipait bien vite la gêne et la timidité chez ses élèves et modérait l'ironie dont il avait l'habitude d'assaisonner sa critique. Son jugement était sévère, mais une parole élogieuse de sa bouche avait d'autant plus de prix.

Les leçons étaient toujours intéressantes : il avait l'habitude de jouer lui même aux élèves les morceaux qu'il leur donnait à étudier en y ajoutant son appréciation et des notices historiques et artistiques — qui en facilitaient la compréhension et invitaient à réfléchir. Le morceau devenait par cela familier avant qu'on l'eut étudié. Il racontait parfois quelle impression telle ou telle composition — surtout les préludes du Clavecin bien-tempéré — lui avait faite lorsqu'il l'avait jouée pour la première fois. Son enseignement portait le cachet de sa personnalité ; son ambition n'était pas de former des violoncellistes ou des pianistes : il entendait faire de ses élèves des musiciens capables d'aimer, de comprendre et d'interpréter avec goût les belles œuvres de la musique de tout genre. Pourtant il ne négligeait pas de former chez eux le mécanisme : chaque leçon commençait par un quart d'heure d'exercices, mais le développement intellectuel et artistique devançait les progrès techniques. Il donnait à jouer à l'élève des morceaux qui souvent dépassaient sa force et lui permettait de les quitter avant que tous les détails fussent rendus à la perfection, „vous reprendrez cela plus tard“ ; c'était un soulagement pour l'élève. Il lui évitait par cela la fatigue et la lassitude et lui donnait avec chaque nouveau morceau un nouveau courage. La fin de la leçon était vouée à l'agrément : on déchiffrait

une symphonie à quatre mains, on feuilletait une partition : quels charmants souvenirs ! Quelquefois dans les derniers temps — c'était bien rare — il prenait son violoncelle et se faisait accompagner pour initier ses élèves à l'art de l'accompagnement qu'il possédait à un degré remarquable. On partait à regret. Dans les dernières années il était tellement surchargé de besogne que l'éducation musicale de ses enfants était devenue difficile : il était obligé de choisir les heures matinales pour leur donner des leçons. Il n'a vu que leurs premiers essais : ses enfants n'auront pas même le souvenir du charme de l'enseignement musical de leur père, il n'auront pas joui des quarts d'heures délicieux de causerie sur le siège de son piano à pédales, que ses élèves plus avancés n'oublieront jamais.

Malgré le laisser-aller, auquel il s'abandonnait quelquefois, il ne devenait jamais intime avec ses élèves ; voilà un des traits les plus saillants de son caractère : il ne connaissait pas la vraie intimité hors du cercle de sa famille, du moins il ne la recherchait pas. Il avait à Mulhouse beaucoup d'amis, pas de camarades. Les membres de la „Sainte-Cécile“ qu'il dirigea au commencement et à la fin de sa carrière, l'appréciaient beaucoup ; de son côté il savait estimer la sympathie et les égards que les membres de cette société lui témoignaient, mais la franche camaraderie

entre le directeur et les chanteurs telle qu'on l'a trouve dans d'autres sociétés, n'existait pas ; la nature de Monsieur Munch ne s'y prêtait pas du tout. Dans la conversation, il se laissait aller jusqu'à un certain point, puis c'était comme si quelque chose l'empêchait de dévoiler ses idées et ses vues intimes, comme s'il avait peur de se montrer tel qu'il était ; il ne manquait certainement pas d'intérêt pour les questions traitées ; on pouvait causer avec lui de tout, excepté de politique ; la joie de débattre les questions du jour avec quelques amis, il ne l'a jamais connue. Ce n'est qu'en rencontrant d'anciens camarades de classe qu'il se livrait complètement. Dans les dernières années, il reserra davantage le cercle de ses intimes. Hors les élèves qu'il avait connus tout jeunes, il ne tutoyait personne. Ce trait de son caractère, cette impossibilité de se donner, de se faire connaître intimement étaient regrettables. Il manquait à notre ami un échange d'idées dont souvent il sentait le besoin, il se trouvait plongé dans un isolement qui l'entraînait à juger mal ceux qui étaient placés en dehors de son entourage intime et chez lesquels il courait le risque de n'être pas assez compris. Faut-il attribuer à cet isolement les idées noires qui le hantaient quelquefois, surtout ce dernier hiver et qui semblaient comme un présage de sa fin prématurée ? Pour en connaître la raison, il faut remonter à l'époque de sa jeunesse.

Il s'était attiré un refroidissement dont il avait gardé une affection d'oreilles ; chaque malaise, chaque agitation même se portait sur ce côté faible de sa constitution : la souffrance morale qui résultait de la souffrance physique lui pesait davantage. C'est en vain qu'il se fit traiter par un spécialiste. Chaque année, les douleurs revenaient, s'accroissant toujours davantage : l'idée de perdre l'ouïe, de ne plus entendre son orgue, de ne plus pouvoir diriger sa Société, le poursuivait. C'est surtout pendant ce dernier hiver que ces douleurs devinrent alarmantes. Ces pressentiments lugubres l'attiraient vers Beethoven : dans les accents de sa musique il retrouvait sa douleur. Aurait-il aussi partagé le triste sort du grand compositeur, lui aurait-il fallu déposer — les larmes aux yeux — la baguette de directeur si la mort précoce ne la lui avait enlevée ? Cette idée serait-elle une faible consolation pour ceux qui le pleurent ? Il parlait peu de ses appréhensions ; la portée des allusions qu'il fit pendant les répétitions de la Messe de Beethoven étaient incompréhensibles pour ceux qui ne savaient pas de quoi il s'agissait. Il cherchait et trouvait souvent l'oubli dans le travail et dans la vie de famille : entouré des siens, ses enfants sur les genoux, il se sentait heureux. Son intérieur respirait un calme et une simplicité bienfaisants idéalisés par la musique. Il rappelait l'intérieur de J. S. Bach, son

idéal. En 1891, à Noël, le Chant sacré lui fit cadeau du beau tableau : „Le Culte de famille chez Bach.“ Il le montrait à qui venait lui rendre visite et témoignait son plaisir, qui reposait non seulement dans la conception artistique de ce tableau, mais aussi dans la singulière ressemblance entre son idéal de famille et la scène représentée par l'artiste.

A Mulhouse, le sérieux et le travail donnaient quelque chose de sévère à sa vie de famille. Quel beau moment que le départ pour les vacances ; on en parlait tout l'été, puis arrivait le jour où le train transportait l'heureuse famille à Wissembourg, puis à Niederbronn. Cette vie de vacance avait un charme particulier : les journées passaient ordinairement dans une gaîté et une insouciance parfaites. Le père sévère était resté à Mulhouse, pendant les vacances il devenait le joyeux compagnon des plaisirs et des promenades de ses enfants. Grâce à son appareil photographique, il a retenu quelques-unes de ces scènes charmantes : les enfants sur l'herbe ou attelés à la voiture du bébé, et d'autres encore. Ses enfants les contempleront un jour ; à leur souvenir de bonheur encore incompris se mêlera un triste sentiment de regret. La seconde moitié des vacances était passée à Niederbronn ; dans ces belles forêts il reprenait des forces ; il se laissait aller au milieu de ses frères et sœurs, entouré de ses souvenirs de jeunesse, à une

gâité qu'on ne lui connaissait guère à Mulhouse. Cet été aussi nous espérions qu'il reviendrait rétabli; lui-même n'avait pas cette confiance dans l'avenir. Il se sentait bien fatigué en quittant Mulhouse. La dernière fois qu'il toucha son orgue, un dimanche après-midi, il ne put presque pas terminer le service, tellement il était exténué. A Wissembourg, il sembla se remettre. Un dimanche qu'il alla passer avec son frère à Strasbourg, il retrouva même toute sa gâité. De retour à Wissembourg, la terrible maladie qui devait l'emporter, s'annonça lentement par une lassitude incompréhensible. Comme d'ordinaire, il quitta Wissembourg à la fin du mois d'août pour passer la seconde moitié de ses vacances dans la maison de sa mère. Il y arriva samedi soir le 20 août; même les enfants de son frère remarquèrent le changement de ses traits et en firent la remarque à leur père. Le dimanche suivant il essaya de faire une promenade avec l'une de ses sœurs; il portait sa petite fille sur les bras, mais le fardeau devint trop lourd pour lui; il dut rentrer; — c'était la dernière fois qu'il avait vu les montagnes de Niederbronn. Le soir on chercha le médecin: c'était trop tard. Il se coucha pour ne plus se relever, pour mourir entouré des siens à son cher Niederbronn. La maladie avança rapidement, la fièvre le saisit. Il restait doux et patient: le moindre service qu'on lui rendait, le tou-

chait. Le médecin vit bientôt le caractère dangereux que prit le développement de la typhoïde. Il ordonna de séparer de lui sa femme et ses enfants atteints de la même maladie. Il s'en suivit un échange touchant de paroles et de nouvelles d'une chambre à l'autre. Il était résigné : ses yeux seuls traduisaient sa souffrance et ses terribles soucis. Le mercredi avant sa mort il eut une soirée tout-à-fait lucide. Voyant sa fin approcher, il demanda la Sainte-Cène que son plus jeune frère, vicaire à Strasbourg, lui administra ; il demanda que la famille se réunît autour de son lit ; il chercha des yeux si tous étaient présents : l'une de ses sœurs manquait, il fallut la chercher. Puis il se souleva un peu dans son lit et commença à parler comme en rêve, en phrases courtes, entrecoupées de longs silences : „Ma vie a été courte, mais belle par l'art que j'ai cultivé, elle sera plus belle au ciel.“ Ce mot donnait le caractère à ce touchant entretien. Il fit des adieux particuliers à chaque membre de sa famille ; pour chacun il trouva une parole affectueuse, mais il ne lui a plus été donné de revoir sa femme et ses enfants. „Je vous recommande,“ dit-il, „ma femme et mes enfants ; élevez-les simplement, qu'on trouve pour chacun d'eux la position qui réponde à ses facultés.“ Le Chant sacré le préoccupait beaucoup, cette œuvre qu'il avait créée, à laquelle il avait voué la meilleure de ses forces : Vous pourrez

élever mes enfants, disait-il à ceux qui l'entouraient, mais ce que je quitte avec le plus de regret, c'est mon Chant sacré. Faites-lui mes adieux ; il n'y a personne à Mulhouse qui pourra continuer mon œuvre selon mes idées.

Puis le délire le reprit. L'art idéalisa ses derniers moments. La musique profane rentra dans l'ombre de l'oubli, il ne connaissait plus que la musique religieuse, même la Messe de Beethoven ne l'occupait plus dans son délire, il dirigeait le Requiem de Berlioz et la Matthäuspasion ; les récitatifs qu'il chantait, quand déjà sa gorge desséchée ne rendait plus de son, lui étaient présents note pour note. Il désira entendre les chorals : „Cherchez-moi les enfants,“ dit-il, „qu'ils me chantent le choral“ ; sa sœur et son frère durent entonner : „Wenn ich einmal soll scheiden.“ Ceci le calma. Et toujours il pensait au chœur. Dans son délire il se dressa tout à coup et dit, croyant s'adresser à la Société : „Je vous fais mes adieux, sachez être heureux, je ne peux plus.“ Un matin, lorsque la musique du régiment qui était en manœuvres à Niederbronn, passait, il écouta attentivement : „Que c'était beau,“ dit-il, quand les accords se perdirent au loin. En entendant sonner la retraite, il fit la remarque : „C'est le signal de me préparer.“ Il parlait aussi beaucoup de son orgue. „Que deviendra mon orgue?“ Cette question

lui revenait sans cesse ; il se consola lui-même : „Je serai organiste au ciel.“

Le dimanche, 4 septembre, vers deux heures de l'après-midi, pendant que les cloches sonnaient à l'église, il rendit l'âme. A. S.

Discours de M^r le Pasteur Stricker.

Auch mich drängt es, ein Wort des Dankes an diesem Grabe auszusprechen.

Nicht nur durch die Reihen der Mitglieder unseres Kirchenchors, dem der Verstorbene seine beste Kraft und sein höchstes Streben gewidmet hat, und die deshalb um ihn trauern, wie man nur um einen Freund und Vater trauern kann, sondern auch durch die Reihen unserer Gemeindeglieder ist eine tiefe Bewegung gegangen, als die erschütternde Kunde von seinem Heimgang bekannt wurde. Viele hunderte würden euch heute, ihr schwerkgebeugten Leidtragenden, durch herzlichen Händedruck ihr inniges Mitgefühl bezeugen, könnten sie in eurer Nähe sein. Wenn der Ausdruck grosser und warmer Theilnahme euren zerissenen Herzen in dieser Stunde wohlthun kann, so lasst mich jetzt der Mund allerer sein, die euch sagen möchten, wie tief ihnen der Verlust des teuren Mannes zu Herzen geht.

Diese grosse und warme Teilnahme muss euch aber wohlthun; ist sie euch doch ein Beweis dafür, wie euer Sohn und Bruder an der Stätte seiner Wirksamkeit geschätzt und geachtet war, und wie vielen er mit seinen Gaben gedient, wie viele er erfreut, ja begeistert hat.

Er hat unserer Gemeinde gedient, indem er ihr Sonntag für Sonntag mit einer Meisterschaft, die ihresgleichen sucht, und zugleich mit feinem Verständnis für das ächt Kirchliche, ihre Gottesdienste verherrlichte und ihr dadurch einen Vorschmack gab von den Tönen, die uns einst umfluten werden vor Gottes Thron. Er hat uns gedient, indem er uns manchen der Choräle wiederschenkte, in welchen unsere Väter ihre Glaubenskraft und Hoffnungsfreudigkeit niedergelegt haben und uns so instand gesetzt hat in Mannigfaltigkeit der Zungen Gott darzubringen die Opfer unseres Dankes, unserer Anbetung, unserer Busse, unseres Glaubens, unserer Liebe, unserer Hoffnung. Er hat uns gedient, indem er unsere Kinder schon die Schätze unserer Kirchenmusik lieben lehrte. Er hat uns gedient, indem er unsere Jugend um sich sammelte und sie mit nimmerermüdender Liebe und mit feinstem Verständnis einführte in die Meisterwerke religiöser Musik. In wie vielen hat er auf diese Weise den Sinn geweckt fürs Hohe, Edle und Grosse. Im Kirchenchor, diesem

seinem liebsten Werke, hat er nicht blos die Arbeit eines Künstlers getan, sondern auch die eines Erziehers. Wer die Jugend für Grosses und Edles zu begeistern weiss, der hat ihr Leben erhoben über das Niveau flacher Alltäglichkeit und abstumpfender Einerleiheit und Kräfte entbunden, die nach oben führen. Er hat uns gedient, indem er uns die Möglichkeit schuf, in unserer Stadt den grossen Tondichtungen zu lauschen, in denen er selber lebte. Ja, über die Grenzen unserer Gemeinde hinaus hat er durch seinen Privatunterricht sowohl wie durch seinen öffentlichen Unterricht in Gymnasium und Töcherschule zur Ausbreitung ächter Kunst beigetragen.

Münch war ein Künstler von Gottes Gnaden und zugleich ein unermüdlicher und fleissiger Arbeiter. Ihm schwebten grosse Ideale vor, und diese suchte er zu erreichen mit Einsetzen seiner ganzen Persönlichkeit. Ob er auf der Orgel sass oder den Tactstock führte, immer beseelte ihn das Verlangen, der Vollkommenheit sich möglichst zu nähern, getreu seinem Grundsatz, dass auf dem Gebiete der Kunst das Beste gerade gut genug sei. In diesem Streben hat er sich verzehrt.

Voll Trauer stehn wir hier an seinem Grabe. Es will uns nicht zu Sinn, dass wir diesen trefflichen Mann nun missen sollen. Sein schönes Werk gleicht einem Baume, dem der Sturm die Aeste abgeschlagen

hat. Der Stamm ist noch da; er kann, das wissen wir, wieder ausschlagen, aber Niemand kann sagen, wann noch wie.

Allein nicht mit einem Wort der Hoffnungslosigkeit will ich schliessen. Es geziemt uns heute Gott zu danken für Alles, was er uns durch diesen Mann geschenkt hatte. Es ist immer ein erhebender Anblick in unserer so nüchtern gewordenen Zeit, einen Mann zu sehen, der von grossem Streben erfüllt, sich von diesem Streben treiben lässt und seine Zeit nicht aus den Augen verliert, einen Mann, der seinen Idealen treu bleibt bis zuletzt, nicht um elenden Gewinnes willen, sondern aus Liebe zur Vollkommenheit. Es ist mehr als ein erhebender Anblick. Es ist eine Mahnung an uns Alle, uns immer mehr herauszuarbeiten aus allem stümperhaften, halben und geistlosen Wesen, eine Mahnung, unsere Ziele hoch zu stecken, sowohl für unsern irdischen, wie für unsern ewigen Beruf. Nicht Tagelöhner und Mietlinge wollen wir sein, sowohl, wenn es sich um unsere irdische Arbeit, als auch wenn es sich um unsere Gotteskindschaft handelt, sondern Männer und Frauen, die der Mahnung des Apostels stets eingedenk bleiben: „Jaget nach der Vollkommenheit.“

Discours de Monsieur J. B. Kirchner,
Président de la „Sainte-Sécile“.

Encore sous la poignante impression du terrible malheur qui vient de nous frapper, qu'il me soit permis d'adresser au nom de la „Sainte-Cécile“ de Mulhouse un éternel adieu à celui qui fut notre ami et notre maître.

Avant que cette tombe ne se referme pour toujours sur celui que nous avons tant aimé, je tiens à exprimer les regrets, que nous causent cette perte irréparable.

Avec M^r Eug. Munch disparaît un homme de bien et un grand artiste. Si son passage sur cette terre a été court, trop court hélas! il a été fécond et le monde musical de Mulhouse était en droit d'attendre de lui encore bien des services, si la mort implacable n'était venue brutalement l'arracher à notre affection et à notre admiration.

Nous qui l'avons vu à l'œuvre, qui avons vécu à ses côtés, nous avons été émerveillés du travail qu'il a produit.

Travailleur infatigable, artiste dans l'âme, il savait donner aux œuvres musicales les plus grandioses une interprétation toute particulière et digne de son immense talent.

Modeste, aimable et serviable, il avait conquis l'amitié et la considération de tous ses concitoyens.

Mes paroles sont impuissantes pour retracer ce que nos sociétés doivent à cet homme et maintenant qu'il n'est plus, que tout ce talent s'est engouffré dans le néant, il ne nous reste plus que de mêler nos larmes à celles de sa famille et de ses amis. Puissent ces sentiments de regrets unanimes en ce moment solennel être, je ne dirai pas une consolation, mais un adoucissement à la douleur de sa digne épouse et de sa famille toute entière.

Adieu donc, cher ami, adieu au nom de la „Sainte-Cécile“, adieu au nom de tous ceux qui n'ont pas pu nous accompagner au bord de cette tombe pour y apporter l'expression de la douleur que leur cause ta mort. — Adieu.

